

Une autre plume que la nôtre se chargera d'examiner la partition originale de M. Berlioz. Nous ne nous occuperons, hélas! que du poème. Nous ne pouvons résister à l'envie de citer, comme échantillon de l'élévation de cette oeuvre, le sonnet adressé aux spectateurs, morceau de choix, qui figure en tête du libretto. Voici ce sonnet, que Duprez a eu le grand tort de ne pas chanter. C'était le seul moyen de le faire accepter.

Le drame que l'on offre à tes yeux, spectateur,
N'est point un pur roman indigne de croyance ;
Les faits sont vrais, tu peux en prendre connaissance
Aux mémoires écrits par le grand Ciseleur.

Cellini vit le jour dans la belle Florence ;
Il fut en même temps bon orfèvre et sculpteur,
Il sut défendre Rome en savant artilleur,
Et suivit à Paris François premier de France.

Il était violent et souvent sans raison ;
Très prompt à la riposte il tua plus d'un homme,
Et mainte fois ne dut qu'au talent son pardon.

Ce n'était pas un ange, on le voit, mais en somme
Il n'eut jamais au cœur de basse affection
Et toujours il aima l'art avec passion.

Je pense que personne ne reconnaîtra dans ces rimes, ciselées avec très peu d'art, l'énergie archiloque des *Iambes*, M. Barbier. On ne reconnaît pas davantage dans l'intrigue du poème le dramatique auteur d'*Angelica Kauffman*. Il faut bien le dire, les opéras de M. Scribe lui-même sont des oeuvres lyriques de premier ordre en comparaison de *Benvenuto Cellini*. Je sais bien que M. Scribe se sert d'une phraséologie usée autant que possible et inexacte au dernier point, qu'il laissera volontiers, par exemple, *Guido* s'écrier sur la tombe où *Ginevra* vient d'être déposée: "Ainsi, sur ta cendre glacée, Ginevra, je viendrai gémir."

Comme si le bûcher antique avait brûlé le corps de la jeune amante, comme si elle ne devait pas se réveiller de sa léthargie; M. Scribe et la logique des images ne marchent guère de compagnie, cela est connu, mais n'importe: ses opéras ont le mérite d'être intéressants, bien coupés pour la scène et pour la musique, et l'on pardonne ces négligences de style; elles choquent même moins que des expressions triviales. L'école moderne, à force de vouloir être simple, est tombée dans la puérité.

Les auteurs de *Benvenuto Cellini* ont eu le malheur de heurter les susceptibilités de notre Opéra, en transportant sur la scène de la rue Lepelletier les farces italiennes dont les grotesques bouffonneries contrastent avec ses académiques habitudes. Cela n'eût pas été un défaut, si le mélange des genres que n'aime pas le public français n'avait nui à cette innovation. On s'attendait à de romanesques amours, à de terribles aventures, car le nom de Benvenuto

Cellini réveille jusqu'à des souvenirs de sang. On voulait voir se poser héroïquement, tranchons le mot, le sculpteur aussi habile à manier l'épée que le ciseau, aussi adroit à enchâsser les perles dans l'or qu'à entourer de ses séductions le cœur des jeunes femmes: on rêvait encore toutes les pompes de l'art, si magnifiques au seizième siècle. Au lieu de cela, on nous a montré Léandre, Cassandre, Pierrot, Colombine, Arlequin, et on a fait bruire à nos oreilles les orgies du carnaval romain comme elles ont lieu de notre temps, accompagnées de leurs *confetti* et de leurs *moccoli*. Cet opéra pourrait s'intituler *Les Jours gras à Rome*.

Les *Mémoires de Benvenuto Cellini* offraient pourtant de poétiques épisodes. Ce Cellini avait reçu une bizarre éducation. Son père lui inculque d'une singulière façon le sentiment des arts et le souvenir des choses. Voici un exemple de son système: Un jour il vit ou cru voir une salamandre dans son foyer; le reptile s'y ébattait comme dans la célèbre devise de François I^{er} de France. Le père appela son fils, lui fit remarquer la bête étrange et le frappa par deux fois violemment à la joue. L'enfant se mit à pleurer. "Si je vous bats, lui dit le père pour le consoler, ce n'est point parce que vous avez failli, ô mon fils! c'est afin que dans votre vieillesse, vous ayez souvenance d'avoir vu une salamandre." C'était ainsi que ce père cultivait la mémoire de ses enfants. Benvenuto, élevé à cette école un peu rude, y prit un caractère sauvage, et cela n'est pas étonnant. Il eut des duels et se fit des ennemis, non pas de ses adversaires, car il les tua, mais de leurs parents, et il passa une partie de sa vie, en quelque sorte, dans un exil forcé. Pendant le siège de Rome, auquel il prit une part active, s'il faut l'en croire, il fit périr de sa main le connétable de Bourbon et plus tard le prince d'Orange. Tel est l'homme que MM. Léon de Wailly et Auguste Barbier ont choisi pour héros; mais qu'en ont-ils fait, grand Dieu!

Cellini, épris de la fille du trésorier du pape, la jolie Teresa, c'est Léandre amoureux de Colombine; Giacomo Balducci, père de la jeune personne, c'est Cassandre. Balducci regarde Cellini comme un libertin et un paresseux; il ne veut pas d'un tel gendre. Teresa, qui n'est pas le modèle achevé de l'obéissance et du respect envers l'autorité paternelle, se moque du vieillard et reçoit son amant en secret. Fieramosca, le Pierrot, est un sculpteur du pape, amoureux aussi de Teresa, qui le déteste parce qu'il est niais et poltron. Cellini et Fieramosca pénétrèrent tous les deux dans l'appartement de cette Colombine en l'absence du trésorier. Fieramosca entend la conversation des amants. Teresa consent à se laisser enlever le lendemain par le sculpteur, qui sera déguisé en pénitent blanc. Fieramosca se propose de profiter lui-même de cette ruse et se cache à l'arrivée de Giacomo dans la chambre de Teresa. Cellini s'échappe; Fieramosca est pris. Le trésorier appelle toutes les femmes du voisinage pour faire un méchant parti à ce mauvais sujet.

On le traîne au jardin, / Pour lui faire prendre un bain,
Sous le jet d'eau du grand bassin, / Jusqu'au lendemain.

Pendant que les passions de Fieramosca se trouvent un peu réfrigérées par ce calmant, Cellini prépare son évasion et celle de sa maîtresse, avec

Ascanio, son élève, l'Arlequin, mais Fieramosca accompagné d'un de ses amis, Pompeo, le Polichinelle, arrive à temps pour contrarier l'intention des amants; il essaie d'opérer l'enlèvement pour son compte. On dégaine, et l'ami de Fieramosca, polichinelle, est tué. Grand désordre: Cellini emmène Teresa chez lui; ils s'abandonnent à leurs espérances de bonheur, mais cette joie n'est pas longue. Giacomo Balducci vient réclamer sa fille. Cellini refuse de la rendre. En ce moment paraît un cardinal, lequel a commandé au sculpteur une statue de Persée.

Cette statue, dont le plâtre est terminé, n'est pas encore fondue. Le cardinal a payé d'avance; il exige qu'on lui livre la marchandise avant la fin du jour. Cellini promet, mais comment tiendra-t-il sa parole? Fieramosca lui tombe encore sur les bras; Fieramosca l'envoie à un rendez-vous d'honneur et reste dans l'atelier afin de soudoyer et de distraire les ouvriers ciseleurs; Benvenuto saisit Fieramosca; il le menace de lui faire prendre un bain un peu plus chaud que celui du matin. Il ne s'agit rien moins que de le jeter dans la fournaise, et comme Fieramosca n'est pas incombustible, il tremble, il en passe par où l'on veut, et se métamorphose, lui, sculpteur du pape, en ouvrier de son rival. La fonte de la statue commence, et de cette oeuvre dépendent la fortune et le mariage de Benvenuto. La matière manque tout à coup: Cellini lance dans la fournaise ses plus beaux ouvrages: le métal enflammé se précipite de la chaudière; le Persée est fondu.

Y avait-il dans ce poème, où l'art est traité avec enfantillage, des éléments de succès? Non certes, et M. Berlioz n'a pas été bien inspiré en y attachant sa musique aventureuse. Dans un duel, et c'en était un pour M. Berlioz, on doit savoir choisir son terrain. Duprez et Mme Dorus ont rendu les deux rôles principaux, lui avec toute la puissance de sa voix, elle avec la gracieuse coquetterie de la sienne; Massol s'est montré très bon dans un rôle qui ne l'était pas. Mais les honneurs de la soirée ont été en quelque sorte pour Mme Stoltz, qui a rempli avec beaucoup de vivacité le rôle du page Ascanio, dans lequel sa voix si bien timbrée a rencontré des notes heureuses. Son costume est charmant; elle a l'air d'un beau jeune homme détaché d'un tableau florentin.

La seconde représentation a eu lieu et de sages coupures ayant été faites au poème, l'opéra de M. Berlioz a complètement réussi.

LE SIÈCLE, 13 septembre 1838.

Journal Title: LE SIÈCLE
Journal Subtitle:
Day of Week: jeudi
Calendar Date: 13 SEPTEMBRE 1838
Printed Date Correct: Yes
Volume Number:
Year:
Series:
Pagination:
Issue:
Title of Article:
Subtitle of Article:
Signature: Hippolyte Lucas
Pseudonym:
Author: Hippolyte Lucas
Layout: Feuilleton
Cross-reference: